

Prendre corps

Laurie Boivin

L'exposition *Tales from a River* de l'artiste Sibylle Feucht fait suite à une résidence intensive de deux mois qu'elle a effectué au Saguenay à l'automne 2024, en collaboration avec le collectif d'artistes AMV, composé de Julien Boily, Cindy Dumais et Mathieu Valade. Sensible au territoire qu'elle arpente et inventorie, ainsi qu'aux enjeux politiques et sociaux qu'il recèle, Sibylle Feucht nous présente une réflexion sur la colonisation dévastatrice des Amériques et l'exploitation de la nature qui en découle. Ici, la rivière Saguenay prend corps dans la galerie pour témoigner de ces funestes et ravageurs événements. C'est à travers une voix profonde, investie d'une puissance dramatique, que le cours d'eau se remémore ses origines, ses filiations avec le ciel murmurant, la forêt changeante, et ses affluents - mer et fleuve. De ce récit s'écoulent ses méditations sur les êtres qu'elle abrite, abreuve et nourrit depuis des siècles. Tout semble suivre son cours jusqu'à l'arrivée d'un peuple venu de loin, dont elle connaît les échos et qui bouleverse l'équilibre de ses rivages.

Sur trois murs de la galerie, l'artiste déploie son œuvre vidéographique éponyme. Immersives par leur ampleur, les projections entraînent le public dans l'imperceptible périple qui le mène à l'embouchure du golfe du Saint-Laurent. Peu à peu, cette expérience contemplative du panorama maritime et grandiose se renverse. L'évocation des atrocités commises par les Européens envers les Premiers peuples depuis la Conquête rend la traversée oppressante. Comme la rivière, nous devenons les spectateurs impuissants de cette dévastation trop souvent invisible. Le ciel nuageux et blafard semble alors nous presser contre les larges parois rocheuses du fjord, rougies par l'automne. Attiré par l'étroit couloir fluvial qui se dessine entre les montagnes, notre œil tente de se frayer un chemin vers un possible échappatoire. Lentement, le récit se tarit, la voix s'éteint, le silence de l'eau revient.

Faisant face au Saguenay, une ribambelle de monuments se succèdent, esquissant les corps des explorateurs et hommes politiques autrefois érigés, mais aujourd'hui démantelés. L'œuvre vidéographique *Glory a (re)construction* présente un inventaire de ces statues déboulonnées au cours des dernières années, principalement sur le continent américain, allant du conquistador Sebastián de Belalcázar, en Colombie, jusqu'au mémorial en l'honneur des fondateurs de la région du Saguenay-Lac-St-Jean orné d'une bannière *Fuck et Gloire aux colons*. Sibylle Feucht retrace ainsi ces actions de contestations et de décolonisation des espaces publics qui ont suivi, notamment, à la mort de George Floyd et à l'émergence du mouvement *Black Lives Matter* aux États-Unis. Conçue sous forme d'écran

divisé et dotée un caractère documentaire, l'œuvre montre la vie et la mort de ces monuments, d'un côté, leur érection, et de l'autre, leur destruction ou altération survenue depuis 2020. Progressivement, le corps de l'opresseur est amené à disparaître?

Outre le propos décolonial qui lie les deux œuvres de Sibylle Feucht, l'exposition pose la question du corps : physique, social, politique et même symbolique. En effet, *Tales from a River* fait écho aux travaux de la philosophe écoféministe Astrida Neimanis, qui s'interroge sur le devenir de nos corps, *nos corps comme étendues d'eau*¹. Neimanis présente l'eau comme la substance originelle et constitutive de tous êtres vivants. Élément douée de fluidité aussi bien que d'ubiquité, ses mouvements nous influencent, nous traversent et nous unissent. Chez Feucht, cette pensée se traduit par l'affirmation inaugurale du récit de la rivière : *Je suis moi et je suis beaucoup d'autres*. Le cours d'eau est ainsi la somme de ses affluents, mais également une partie des êtres qui peuplent son écosystème. Elle est autant la respiration des éperlans, les larmes et le sang des humains que la pluie et la rosée qui ruissellent jusqu'à elle. Les actions nocives et violentes perpétrées envers une de ses ramifications l'affectent par osmose, comme elles affectent toutes les entités qui la composent. Astrida Neimanis pose cette question troublante : *ne boit-on pas l'eau de nos fantômes?*²

Cette circularité se retrouve également au sein du cycle de l'eau où, comme le rappelle la célèbre citation du chimiste Antoine Lavoisier, *rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme*. Dans l'œuvre *Glory a (re)construction*, nous pouvons alors nous interroger : les corps des conquérants ont-ils réellement disparu ou se sont-ils simplement transformés ? Pour y répondre, nous pouvons nous référer à une autre déclaration tirée du récit de la rivière imaginée Sibylle Feucht : *Nous avons toujours été connectés, nous nous sommes fondus les uns dans les autres sans frontières*. Alors, dans une certaine mesure, ne donnons-nous tous pas corps à l'oppression et la violence. Et, ultimement, n'en portons-nous pas tous les traces et les répercussions ?

¹ Neimanis, A. (2021) *Hydroféminisme. Devenir un corps d'eau*. HAL. Science ouverte. Saisi de <https://hal.science/hal-03527733/document>

² Idem